

Chapitre 1

Introduction générale à la communication internationale

Discipline, « inter-discipline » ou « indiscipline » ?

Communication internationale ou internationalisation de la communication ? À quelque bout qu'on prenne la question, la pertinence de l'existence de la communication internationale comme sous-discipline, discipline ou matière se pose dans l'univers global des sciences sociales. Si l'on reconnaît une discipline scientifique à travers les diplômes qui sanctionnent un cursus académique prédéfini, par l'ampleur des travaux qui portent le sceau de la matière désignée, par le nombre de chercheurs revendiquant une telle spécialité ou reconnus comme tels, par le nombre de centres de recherche abritant lesdits spécialistes, il est démontré que la pertinence de l'enseignement et de la recherche en communication internationale ne fait pas l'objet d'un doute. Ceci explique d'ailleurs que ce débat, s'il a existé un moment, n'est plus un centre d'intérêt réel. Ce qui l'est par contre, c'est le carrefour interdisciplinaire que constitue cette sous-discipline « ballotée » entre sa source de rattachement ombilical (la communication), les relations internationales qu'elle « chevauche » sans risque d'entremêlement, et la science sociale qui englobe l'ensemble des recherches touchant la société lato sensu et qu'elle ne peut ignorer, et d'où l'on ne pourrait l'extraire.

Comment la communication internationale peut-elle revendiquer une place de choix dans l'univers global des sciences sociales ? Dans quelle mesure et jusqu'à quel point les objets qu'elle aborde, les enjeux sociétaux qu'elle adresse interpellent-ils toutes les disciplines des sciences sociales ? Comment démontrer sans effort son rattachement à la trajectoire historique que suivent les sciences sociales ? Ce faisant, se verrait-elle dans l'obligation de devoir fixer un champ de délimitation dans l'univers global des sciences sociales ? C'est dans cette disposition d'esprit que s'enclenche la réflexion dans ce chapitre quasi heuristique qui porte sur des questions d'épistémologie autour d'une « indiscipline » ou d'une « interdiscipline » nommée communication internationale.

Peut-on dater la naissance de la communication internationale dans l'univers global des sciences sociales ? Situer les débuts de la communication internationale n'est pas tâche aisée. Chaque auteur, selon

l'aspect qu'il voudrait privilégier dans son analyse, fixerait un point de départ spécifique et différent. D'ailleurs, la difficulté probable à s'entendre sur la question expliquerait que très peu s'aventuraient à affirmer de manière péremptoire: « Ici commence la communication internationale ». Cette prudence axiologique ne nous est pas étrangère. Dès lors, ce qui nous faisons dans cette présente réflexion, ce ne serait pas de tenter une petite histoire de la communication internationale. C'est plutôt, une sorte d'interprétation, d'analyse des grands événements qui ont marqué l'évolution des communications internationales et conduit petit à petit cette matière, dans l'univers général des sciences sociales et dans celui de la communication en particulier, vers une distanciation en voie d'autonomisation. Ce processus devant normalement mener vers une autonomie, pour l'instant, impossible. Ce qui confinerait à lui attribuer de façon provisoire le statut d'« interdiscipline » ou même d'« indiscipline ». Tant, ceux qui ont compétence et légitimité à s'exprimer au nom de la « communication internationale » appartiennent à divers univers disciplinaires. Étant entendu que la rigueur et l'objectivité seront d'autant plus facilement obtenues que l'on aura visé un objectif plus réduit (Grawitz, 1993), nous ne pouvons ici déroger à une entreprise de délimitation. Ce qui suppose des éléments qu'on privilégie, certains qu'on néglige, d'autres qu'on laisserait carrément en rade. Autrement dit, un parti pris scientifique s'impose.

Cela dit, il convient d'admettre que les réseaux de communication façonnent considérablement l'organisation de la planète: « L'interconnexion généralisée des économies et des sociétés est, en effet, le point d'aboutissement du mouvement vers l'intégration mondiale qui a débuté au tournant du XIX^e siècle. Élargissant progressivement la sphère de circulation des personnes ainsi que des biens matériels et symboliques, les dispositifs de communication ont hâté l'incorporation des sociétés particulières dans des ensembles de plus en plus vastes, et n'ont eu de cesse de déplacer les frontières physiques, intellectuelles et mentales » (Mattelart, 1996, p. 3). Pour dessiner cette topographie des réseaux de communication à l'échelle internationale, les stratégies des acteurs divergent, même si l'objectif commun est d'établir un échange « transfrontières » facilité par les progrès techniques.

Si les uns évoquent la sécurité mutuelle et l'interdépendance des nations, d'autres véhiculent des messages marqués par l'œcuménisme religieux, d'autres mettent en branle les intérêts économiques avec le « pragmatisme de l'entreprise et l'impératif catégorique de la division internationale du travail » (Mattelart, 1996, p. 3). Enfin, certains avancent des arguments teintés d'universalisme et investissent les avancées technologiques d'une capacité à réaliser le rêve de la démocratie planétaire où les « exclus » retrouveraient leur droit de participer, de dire et d'échanger. Si l'histoire de la communication internationale, cette « mal nommée » dont parlait Mattelart est toujours le parent pauvre de la recherche sur la communication, elle risque malheureusement de ne pas retrouver ses « lettres de noblesses » dans cette présente analyse. Cette tâche nécessaire et pourtant urgente serait immense. Elle nécessiterait plus de temps et de moyens et explorerait des chemins si larges qu'ils ne pourraient être ouverts que par les chantiers d'une thèse. Ce que nous ne faisons pas ici.

Notre ambition si « générale » soit-elle, est plus modeste, elle ne prétend pas à l'exhaustivité même si elle embrasse plusieurs domaines, lesquels nous paraissent essentiels dans la dynamique de la construction d'une réflexion qui interroge de façon critique et tente de fixer les grandes lignes de cette « interdiscipline », cette « indiscipline » qu'est la communication internationale. Si l'on ne peut pas s'empêcher de répertorier et d'analyser les « moments forts » de l'évolution de la communication internationale, il n'empêche que notre rejet de tout déterminisme technologique apparaisse à la lecture de cet ouvrage en général et de ce chapitre en particulier. Notre conviction étant qu'aucune analyse des médias n'est crédible si elle ne tient pas compte du contexte historique, économique, politique, social. Autant alors dire tout de suite que nous nous démarquons du « médiacentrisme » ignorant complètement le contexte social, culturel et historique. Les rapports à la communication ne sont qu'un moment et un lieu des rapports sociaux qui les déterminent. Autant donc affirmer avec force notre distance par rapport à tout déterminisme technique et toutes les techno-utopies qui prétendent rendre compte de l'histoire des étapes par lesquelles est passée l'humanité. Cela explique que

nous ne cédon pas à la facilité qui aurait fait qu'on reprenne une à une les différentes innovations technologiques dans le domaine des communications au cours de l'histoire, pour en faire le corolaire d'une évolution linéaire de la communication internationale. Une telle démarche, si elle était la nôtre, nous amènerait à négliger les contextes culturel, politique et économique, bref à renoncer à une critique sociale des usages de ces techniques.

Voilà qui nous mène à aborder le contexte d'émergence de la communication internationale, étant entendu bien sûr qu'on parte du postulat que celle-ci reste inséparable de la modernité.

1.1 La communication internationale: produit ou exigence de la modernité

Il va falloir d'abord dire quelques mots sur ce qui alors distingue la société moderne de la société traditionnelle.¹ C'est Ferdinand Tönnies qui au XIX^e siècle consacre leurs premières désignations en donnant à la société traditionnelle le nom de *Gemeinschaft* et à la société moderne celui de *Gesellschaft*². Tönnies a cherché à établir clairement la distinction entre la communauté traditionnelle (la tribu, le clan, la famille paysanne élargie, la corporation artisanale...) au sein de laquelle l'individu était écrasé par le poids de la collectivité et celui des traditions qu'il respectait, et la société moderne, celle qui, partant d'un individu supposé libre et rationnel, va déléguer une partie de ses pouvoirs aux institutions dites modernes et à l'État, l'autre partie étant librement exercée dans la sphère de la vie privée. Il n'existe aucun doute qu'à l'époque de Tönnies, le passage de la communauté traditionnelle à la société moderne, entamé dès la fin du XVII^e siècle, représentait intellectuellement et de manière pratique, un énorme progrès.

1. L'analyse fournie sur ce point est inspirée des distinctions opérées par Tönnies, voir la synthèse très claire qu'en fait P. Attallah, *Théories de la communication. I, Histoire, contexte, pouvoir*, 1989, Télé-université.

2. Tönnies, Ferdinand (1887). *Gemeinschaft und Gesellschaft*, Leipzig : Fues's Verlag. (Traduit en anglais en 1957 par Charles Price Loomis sous le titre *Community and Society*, East Lansing : Michigan State University Press).

Paul Attallah (1989) fournit dans une synthèse limpide, les éléments de comparaison susceptibles de traduire les changements intervenus lors du passage de la société traditionnelle à la société moderne. Cette dernière se caractérise ainsi, à la différence de la société traditionnelle, par l'urbanisation, l'industrialisation, la massification, la spécialisation, le contrat : « Ces traits aboutissent à une société où personne ne se connaît mais où tout le monde, de ce fait même, jouit d'une grande liberté d'action personnelle. Dans la société traditionnelle (*Gemeinschaft*), l'individu est constamment côtoyé et surveillé par l'ensemble de la communauté qui détermine le sens et les limites de l'action personnelle »³. De cette description, on retiendra l'idée d'un changement social observable dans le temps d'une manière constante et continue, qui transforme la structure et le fonctionnement de l'organisation sociale d'une collectivité et modifie ainsi le cours de son histoire. Les éléments susceptibles de changements sont par exemple, la création de centres urbains, la structure de la population active, les règles de la vie sociale (familles, entreprise, écoles, etc.), le contrôle social. Ces changements ne sont pas sans conséquence sur les comportements dans la société : développement de l'individualisme, modification des liens sociaux, affaiblissement progressif et déclin des hiérarchies anciennement établies. Ces changements sociaux sont très importants et sont à lier avec le changement profond des structures économiques. Le changement social est ainsi inséparable du développement économique. Cela, parce que le développement économique s'accompagne d'une modification de la nature de la production, du cadre de vie, du travail (séparation du lieu de travail et du lieu de vie de la famille), de la structure sociale et des formes d'identification collective (classe ouvrière). D'où la récurrente question sur l'origine des changements sociaux. Le changement social est-il uniquement lié à des aspects économiques ? D'autres facteurs influent-ils sur le changement social ? Là intervient une distinction entre les facteurs exogènes (progrès techniques ou économiques, causes démographiques, émergence de valeurs nouvelles comme l'individualisme) et les facteurs endogènes (rôle des conflits sociaux, approfondissement d'une valeur existante comme la tendance à l'égalité) dans l'explication du changement social.

3. *Ibidem.*

Concernant les facteurs exogènes, on se souviendra de l'importance donnée par Durkheim⁴ aux conséquences de la croissance démographique. Il voyait dans cette croissance démographique un facteur de diversification et d'intensification des rapports sociaux qui finissent par créer de l'interdépendance et de la complémentarité. Pour sa part, Max Weber insiste sur l'apparition de nouvelles valeurs induites par le protestantisme : la réussite matérielle incite les individus à rechercher la perfection dans les activités économiques (d'où l'épargne, l'investissement et la croissance économique). Weber situe ainsi les changements sociaux dans les transformations de rationalités liées à des phénomènes souterrains (développement progressif de l'organisation étatique avec le phénomène de bureaucratisation)⁵.

Concernant les facteurs endogènes, Karl Marx⁶ va mettre en évidence l'importance des rapports sociaux, des conflits de classes, pour expliquer les changements dans la société, par exemple, le passage du féodalisme au capitalisme. Toujours, à propos de ces facteurs endogènes, Alexis de Tocqueville souligne une tendance à l'égalité présente dans toute société démocratique et qui peut se traduire par des changements conséquents et divers, mais pas forcément positifs : recherche du bien-être, individualisme, indépendance, risque de perte de la liberté⁷.

C'est là également que réside l'importance de la contribution historique d'Immanuel Wallerstein⁸ qui figurerait en bonne place dans bon nombre de syllabus des cours de communication internationale. Devenu une référence incontournable, à notre humble avis, l'article de Wallerstein, connu sous l'appellation du « système-monde » mérite ici une étude particulière. Son originalité est de complexifier

4. Aron, R. (1967), *Les étapes de la pensée sociologique*, Gallimard (Durkheim, pp. 362-372).

5. *Ibid.* Voir aussi chapitres consacrés à Pareto (pp. 407-423) et à Weber (pp. 497-522).

6. Aron, R. (1967), *Les étapes de la pensée sociologique*, Gallimard (Montesquieu, pp. 25-53); (Comte, pp. 77-105); (Marx, pp. 141-157 et pp. 184-202); (Tocqueville, pp. 221-229 et pp. 251-262).

7. *Ibidem.*

8. *L'Occident, le capitalisme et le système-monde moderne*, Revue *Sociologie et sociétés*, *Théorie sociologique de la transition*, 1990, Volume 22, numéro 1, printemps 1990, p. 15-52. Voir aussi Wallerstein, I, (1995), *Impenser la science sociale. Pour sortir du XIX^e siècle. Pratiques théoriques* (surtout la partie « Questions de paradigmes : un appel à débat »).

la problématique tout en s'inscrivant dans la dynamique des théories visant à expliquer jusque-là le passage de la société traditionnelle à la société moderne.

Nous avons synthétisé *supra*, les grandes théories de la transformation sociale (celles de Durkheim, de Tönnies, de Marx et de Weber). Quant à Wallerstein, il estime qu'avant lui, on ne s'est jamais posé la question de savoir si le développement du capitalisme était inévitable. Tout au plus, on se limitait à expliquer pourquoi le capitalisme, la modernité, le développement industriel et la croissance intensive avaient d'abord eu lieu en Occident. La problématique de Wallerstein cherche à inverser cette tendance, elle consiste à se demander pourquoi ces événements se sont produits quelque part, car toutes les explications fournies jusque-là évoquent des variables qui avaient existé en des endroits bien différents.

Si nous évoquons ces auteurs et le processus historique des transformations sociales qu'ils cherchent à décrire, c'est surtout pour marquer la nécessité de situer une réflexion sur la communication internationale dans l'analyse de l'univers global des sciences sociales. L'évocation de travaux comme ceux de Wallerstein nous rappelle l'obligation épistémique de problématiser la question globale de la communication internationale, en lien avec la dynamique de la mondialisation et du projet « universel » du capitalisme dont elle serait le moteur. Une telle perspective épistémique valide bien évidemment le postulat de l'interdisciplinarité et confirme le rejet de la « ghettoïsation des domaines » dans les sciences sociales dont parlait le penseur sénégalais, Amady Aly Dieng (1995).

Ce qu'il convient enfin de retenir à propos du passage de la société traditionnelle à la société moderne, c'est que plus les rapports sociaux se complexifient, plus les relations économiques se délocalisent, plus se pose la question de la facilitation des échanges. Et c'est là qu'intervient la dimension fonctionnelle de la communication internationale. Alors, si l'économie n'est pas le seul facteur explicatif du changement social, elle est un des éléments déterminants.

Dès lors, le développement économique, avec les transformations sociales induites par la modernité, accompagne la communication dont les progrès sont tout aussi inséparables de ce contexte. Et

Mattelart (1996, p. 6) ne s’y trompe pas, dès lors qu’il affirme de façon catégorique que : « L’invention de la communication comme idéal s’est faite sous le signe des idées de modernité et de perfectibilité des sociétés humaines »⁹. L’auteur souligne que la « libre communication de la pensée et des opinions » nargue les frontières et rappelle les propos de Diderot au siècle des Lumières, écrits dans sa *Lettre sur le commerce de la librairie* rédigée vers 1763 : « Bordez, Monsieur, toutes vos frontières de soldats, armez-les de baïonnettes pour repousser tous les livres dangereux qui se présenteront, et ces livres, pardonnez-moi l’expression, passeront entre leurs jambes et sauteront par-dessus leurs têtes et nous parviendront. » (cité par Mattelart, 1996, p. 6).

Ces réflexions préliminaires qui situent la communication internationale dans la dynamique « englobante » des changements, de l’évolution historique et des transformations sociales ne dispensent pas d’un besoin de définition. Il va falloir alors dire qu’est-ce que l’on entend par communication internationale.

1.1.1 Qu’entend-on par communication internationale ?

D’abord, comment définir la communication ?

Les définitions de la communication sont nombreuses et plusieurs auteurs s’y sont essayés. Mais, pour saisir la dimension internationale de celle-ci, la définition de Wolton (1997) nous paraît être la plus complète. Elle mérite donc ici d’être reprise. Selon Wolton, la communication est d’abord un idéal d’expression et d’échange à l’origine de la culture occidentale (Wolton, 1997), elle présuppose l’existence d’individus libres et égaux. On suppose toutes les batailles menées depuis le 17^e siècle pour promouvoir ces concepts qui sont inséparables de la modernité (Wallerstein, 1993). Elle serait ensuite, toujours selon Wolton, l’ensemble des médias de masse, de la presse à la radio, et à la télévision qui, en un siècle, ont bouleversé les rapports entre la communication et la société. Puis, la communication renvoie à l’ensemble des nouvelles techniques de communication, qui, à partir de l’informatique, des télécommunications, de l’audiovisuel

9. Mattelart, A, « Les réseaux de l’universalisation », *La mondialisation de la communication*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2008.

et de leur interconnexion, ont, en moins d'un siècle, contribué à modifier les conditions d'échange, mais aussi de pouvoir au niveau mondial (Wolton, *op.cit.*). En dehors de sa dimension instrumentale et technique, la communication aurait donc une dimension symbolique importante.

La communication serait ainsi, résume Woton (1997), un ensemble de valeurs, symboles et représentations qui organisent le fonctionnement de l'espace public des démocraties de masse, et plus généralement, de la communauté internationale à travers l'information, les médias, les sondages, l'argumentation et la rhétorique. « Si l'information a pour objet de mettre en forme le monde, de rendre compte des événements, elle est inséparable de la communication, qui, au-delà de l'idéal d'échange et d'interaction, constitue le moyen de diffuser ces informations et de construire les représentations », les deux sont donc inséparables selon Dominique Wolton (1997)¹⁰. Par communication donc, il faut entendre l'ensemble des techniques, de la télévision aux nouveaux médias, et leur implication économique, sociale et culturelle, mais aussi les valeurs culturelles, les représentations et les symboles liés au fonctionnement de la société moderne et de la démocratie (Wolton, 1997). On retrouve dans cette définition de Dominique Wolton un souci d'exhaustivité et de précision qui démontre la complexité du terme pas toujours perçue en tant que telle, en raison, sans doute, d'un usage très vite banalisé par un empirisme primaire.

**Ensuite, pourquoi lierait-on le qualificatif
« internationale » au terme communication ?**

La raison paraît évidente, mais elle mérite quelques clarifications et surtout une problématisation. L'évidence, c'est que la communication ne saurait être cantonnée à un pays donné ou une région donnée qui alors en auraient l'exclusivité. Les nécessités liées à l'existence des sociétés humaines ont entraîné des dynamiques (migrations, échanges, conflits, déplacements, etc.) qui durant toute l'histoire, ont justifié et accompagné l'invention de moyens de communication. Il peut donc paraître, si l'on se réfère à cette définition assez complète de Dominique Wolton, comme un euphémisme de parler

10. Voir Wolton, D, *Penser la communication*, 1997, Flammarion.

de communication internationale, celle-ci étant même un aspect des relations internationales. Seulement, il y a lieu de problématiser pour ne pas tomber dans la simplification à l'extrême. Ceci explique que nous cherchions à articuler la communication internationale au contexte de mondialisation marqué par les avancées technologiques, l'omniprésence des moyens d'informations de plus en plus sophistiqués, les phénomènes de convergence et de concentration constatés dans le secteur des communications, la crise de l'état-nation, la création des multinationales, la vocation globalisante du capitalisme, les résistances altermondialistes, les nouvelles formes de gouvernance, etc. Cette problématisation justifie alors qu'on s'intéresse aussi au concept « mondialisation ».

1.2 La mondialisation

Comment définir la mondialisation ?

1.2.1 Définir la mondialisation

Que devrait-on entendre par mondialisation ? Marc Raboy voit la mondialisation comme un « contexte général caractérisé par le rôle diminué des États nationaux, la concentration transnationale du pouvoir économique capitaliste, la réduction des contraintes de temps et d'espace, la remise en question des notions d'identités nationale et culturelle, l'émergence des nouveaux réseaux globaux et la mise en place progressive d'un nouveau régime juridico-politique de gouvernance mondiale » (Raboy, p. 58)¹¹. Cette définition, sans être exhaustive, a le mérite de souligner les multiples aspects du terme qui renvoie non seulement à la logique de l'expansion du capitalisme et la capacité qu'ont les tenants de cette même logique à imposer des contraintes légales, réglementaires et politiques au monde entier. Dans cette perspective, tous les biens sont marchands, y compris les biens culturels et symboliques, y compris donc aussi, la communication. Voilà pourquoi une problématique de la communication internationale associée à la mondialisation, ne peut exclure la volonté voilée ou non du projet capitaliste de s'étendre dans tous les pays du monde, d'abord considérés comme des marchés ouverts.

11. Marc Raboy, 1999, « Une régulation démocratique problématique », dans Serge Proulx et André Vitalis (sous la direction de), *Vers une citoyenneté simulée, médias, réseaux et mondialisation*, éditions Apogée, Rennes, pp. 57-69.

Cependant, il serait naïf de penser que cette volonté d'imposer un modèle unique fondé sur le laisser-faire et le laisser-aller propres à la logique capitaliste et libérale se fait sans résistance. D'où la pertinence de s'intéresser aussi aux mouvements dits altermondialisation ou anti-mondialisation, dès lors qu'on aborde la problématique de la mondialisation. Ce que d'ailleurs, les tenants de la mondialisation capitaliste et les mouvements altermondialistes ont en commun, c'est l'usage des moyens de communication, mais pour des raisons différentes, contradictoires pour ne pas dire diamétralement opposées. La mondialisation serait donc avant tout un phénomène économique et politique, mais aussi un phénomène social et culturel. La mondialisation renvoie également à une nouvelle ère de communications, un idéal de partage de l'information, une possible uniformisation des cultures. Les avancées technologiques dans le domaine des communications et leurs capacités à atteindre la plus grande masse avaient ainsi mené à la célèbre formule de Marshal McLuhan : « village global »¹²? La sémantique traduisant une telle réalité glissera par la suite, et cela grâce aux rapides évolutions technologiques, vers ce que l'on nommera la « société de l'information ». La réalité de cette société de l'information devant aussi être questionnée dans une perspective résolument critique (George et Granjon, 2008), même si l'on ne peut nier qu'elle reste un projet non détachable d'une réflexion globale sur le capitalisme et la mondialisation, deux phénomènes qui consacrent la diminution du rôle de régulation politique et réglementaire des États (Vitalis, 1999)¹³.

1.2.2 La mondialisation : un phénomène aux origines très anciennes

Les origines remontent aux premiers mouvements de populations, en fait à la naissance de l'humanité. Une raison essentielle qui justifierait ces mouvements de populations d'un territoire vers un autre est évidemment la quête de meilleures conditions de vie. Plusieurs

12. McLuhan, M, 1967, *Message et Massage, un inventaire des effets*, Penguin Books.

13. Selon André Vitalis, le projet politique de la société de l'information « ne doit pas faire illusion. En effet, précise l'auteur, malgré les apparences, ce projet marque en fait une démission du politique devant les logiques techniques et économiques », dans Proulx, Serge, et André Vitalis, *Vers une citoyenneté simulée : médias, réseaux et mondialisation*, Éditions Apogée, Rennes, 1999, p. 40.